Document generated on 05/16/2024 6:13 a.m.

Recherches féministes

Denis Saint-Jacques, Julia Bettinotti, Marie-José des Rivières, Paul Bleton et Chantal Savoie : *Femmes de rêve au travail. Les femmes et le travail dans les productions écrites de grande consommation au Québec, de 1945 à aujourd'hui*

Andrée Dufour

Volume 12, Number 2, 1999

Invisibles et visibles

URI: https://id.erudit.org/iderudit/058056ar
DOI: https://doi.org/10.7202/058056ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)
1705-9240 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dufour, A. (1999). Review of [Denis Saint-Jacques, Julia Bettinotti, Marie-José des Rivières, Paul Bleton et Chantal Savoie : *Femmes de rêve au travail. Les femmes et le travail dans les productions écrites de grande consommation au Québec, de 1945 à aujourd'hui*]. *Recherches féministes*, *12*(2), 192–195. https://doi.org/10.7202/058056ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La dernière partie aborde la question de la posture politique que peut soutenir la pensée *queer*. Paul-André Perron montre comment cette dernière, dépassant les questions identitaires et de représentation, permet de faire émerger le sujet agissant qui l'emporte sur l'intérêt ou la catégorie que l'on représente. En ce sens, l'identité reste en définition ouverte et insaisissable. Robert Schwartzwald, quant à lui, s'interroge sur le sujet-nation *queer* en analysant la communauté gaie des États-Unis et il étudie ses conséquences tant sur le concept de nation que sur la définition d'eux-mêmes que retiennent certains courants de ce mouvement gai.

Voilà donc un ouvrage collectif qui ne présente pas d'effort d'intégration, mais, et c'est justement le propos de ce livre, qui pose, et fort bien, de nombreuses questions d'ordre épistémologique et politique. Se donnant davantage un objectif de renversement des évidences, il reste volontairement dans l'indécidable, dans le flou ou l'hybride qu'il souhaite voir émerger socialement. Il demeure également du côté de la création, de la contradiction ou du paradoxe.

CLAUDINE BAUDOUX
Département des fondements et pratiques en éducation
Faculté des sciences de l'éducation
Université Laval

Denis Saint-Jacques, Julia Bettinotti, Marie-José des Rivières, Paul Bleton et Chantal Savoie
Femmes de rêve au travail. Les femmes et le travail dans les productions écrites de grande consommation, au Québec, de 1945 à aujourd'hui.
Québec, Éditions Nota Bene, 1998, 187 p.

Le présent ouvrage fait partie d'une série de publications, souvent signées par les mêmes auteures et auteurs, portant sur la littérature populaire ou de grande consommation lue par les femmes au Québec. Cette fois, l'objet d'étude principal est la représentation du travail professionnel des femmes qui ressort des productions écrites francophones les plus lues par le grand public féminin québécois de 1945 à 1995. Les cinq signataires du livre estiment possible de découvrir, à travers l'évolution de cette représentation au cours d'un demi-siècle, « des lignes de forces susceptibles de structurer l'évolution d'un imaginaire collectif québécois en rapport avec les transformations décisives de la condition des femmes durant cette période »(p. 9) ainsi que des « liens entre le développement de la société et les mutations de l'imaginaire commun qui s'y rapporte » (p. 9). Plus concrètement, ils considèrent que les fictions de grande consommation, loin d'être une « aliénation » ou encore un « divertissement futile », comme le prétend « une tradition sociologique », ont joué un « rôle indéniable » dans les transformations sociales observées au Québec, notamment en ce qui a trait à la situation de la femme (p. 155). Pour vérifier cette hypothèse, l'équipe de travail a choisi d'analyser les trois principales catégories d'écrits, des fictions sentimentales le plus souvent, englobant l'ensemble de la production imprimée destinée aux femmes : des nouvelles publiées dans les magazines féminins, des romans sériels édités en livres ou en fascicules et des best-sellers. On a divisé la période étudiée en trois

temps historiques : l'après-guerre, soit les années 1945-1960, les années 1960-1977, marquées par la Révolution tranquille, et les récentes années, c'est-à-dire de 1978 à 1995. Pour chacune de ces sous-périodes, on a d'ailleurs fait précéder l'examen des écrits retenus d'un rappel des principaux changements survenus au Québec sur le chapitre de la condition des femmes.

Mentionnons les principales fictions soumises à leur étude : pour la période 1945-1960 ce sont les nouvelles de *La Revue moderne* et les romans signés Delly ; pour la période 1960-1977, on trouve les nouvelles et extraits de romans de la revue *Châtelaine*, les best-sellers les plus populaires signées par des femmes et les romans de Barbara Cartland ; et enfin, pour les années plus récentes, soit la période 1978-1995, ont été examinés les récits de fiction des revues *Châtelaine* et *La Vie en rose*, les romans de la collection « Harlequin » et, ici encore, les livres les plus lus écrits par des femmes à l'intention des femmes.

Cet ensemble documentaire, que les cinq signataires estiment « apparemment tout à fait héréroclite » (p. 9) — et qui l'est en réalité —, fait problème tant est grande l'hétérogénéité des écrits choisis sur le plan des sociétés, des époques de même que des auteures et des auteurs visés. Ainsi, les nouvelles sont tantôt rédigées par des hommes, tantôt par des femmes, les best-sellers sont signées par des auteures du Québec, de France, des États-Unis et d'Angleterre, les écrits de Barbara Cartland concernent les années de régence (britannique) de 1811 à 1820, alors que les romans de la collection « Harlequin » évoquent des situations tout à fait contemporaines. En outre, les best-sellers comprennent en majorité des fictions mais également des biographies et des essais. Si bien que la lectrice ou le lecteur, aux prises avec un échantillon de lectures aussi diverses, qui peuvent assurément traduire les rêves et les aspirations des lectrices (et des lecteurs), se demande en quoi *Multiple splendeur*, de Han Suyin, ou *Les pérégrines* du temps des croisades, de Jeanne Bourin, par exemple, peuvent interagir avec les transformations sociales observées au Québec. D'ailleurs, alors que les auteures et les auteurs de l'étude ne manquent pas de souligner la constante progression du travail salarié féminin durant la période 1960-1975 (p. 62), ils notent des héroïnes de Barbara Cartland que « leur rapport au travail se réduit le plus souvent à quelques réflexions sur ce qu'elles pourraient bien entreprendre de ce côté » et qu'« elles n'ont aucun rapport véritable avec le travail » (p. 95). Le travail est représenté par l'écrivaine elle-même, « travailleuse acharnée qui s'impose une discipline de fer depuis plus d'un demi-siècle », « femme d'affaires avisée, évoluant dans son château, négociant avec ses éditeurs » (p. 98-99).

L'absence fréquente d'une méthode d'échantillonnage rigoureuse et suffisamment justifiée des écrits analysés laisse aussi perplexe. Pour l'étude du cas de la collection « Harlequin » notamment, l'équipe a choisi de retenir des années 80 les seules œuvres de l'Anglaise Charlotte Lamb (combien de romans parus ?) et de l'Américaine Janet Dailey (nombre de romans publiés ?) mais toute la production (72 romans) de l'année 1993. Ces romancières ont été certes très populaires, mais il aurait été plus intéressant et crédible de voir plutôt analysée toute la production d'années antérieures, 1979 et 1986 par exemple.

Malgré ces failles méthodologiques, l'analyse est souvent révélatrice des changements survenus quant à la condition des femmes et à leur rapport au travail. Il en est ainsi de l'étude fouillée des romans de la collection « Harlequin » de 1993. Il en ressort que « toutes les héroïnes qui peuplent les romans sont engagées sur le marché du travail ou se préparent à y entrer ». Et l'équipe de constater que « la transition de la femme du foyer au marché du travail s'est accomplie entre 1978 [...] et 1993 » (p. 119). Dans tous les romans publiés cette année-là, le travail rémunéré est désormais « très important » pour l'héroïne,

il lui « sert de point d'ancrage dans la vie » et les décisions concernant sa carrière lui appartiennent en propre (p. 120-121). De fait, « seuls l'espoir d'avoir un enfant, l'arrivée ou la présence d'un enfant vont pousser l'héroïne à ralentir sa carrière ou à modifier sa façon de travailler » (p. 121-122). Les signataires de l'étude pointent ici la limite de la carrière des héroïnes : l'enfant. Cette contrainte amène d'ailleurs les romancières de 1993 à mettre en scène un nombre exceptionnellement élevé, « statistiquement invraisemblable », « d'héroïnes exerçant un métier souple, à horaire modulable ou pouvant être accompli à la maison pour l'essentiel » (p. 124).

L'analyse des récits de fiction parus au cours des quelques années d'existence de *La Vie en rose* (1980-1987) s'avère aussi intéressante, le travail et les préoccupations professionnelles des héroïnes occupant une place importante dans le quart des récits. Les nouvelles publiées dans cette revue féministe font en effet état des liens entre la vie amoureuse et la vie professionnelle, de l'aliénation issue des métiers répétitifs et peu valorisants, du problème d'un monde du travail régi par des règles élaborées par les hommes, des écarts liés au sexe sur le marché de l'emploi, de l'exploitation et des conditions salariales insatisfaisantes, en somme de maintes situations vécues au Québec et dénoncées dans les éditoriaux et les reportages de la revue elle-même et de sa populaire concurrente *Châtelaine* durant les années 70. Les héroïnes exercent des occupations diverses, mais elles paraissent particulièrement intéressées par l'écriture ainsi que par les professions artistiques et intellectuelles. Ces relations à l'écriture témoignent notamment, selon les auteurs et les auteures de l'étude, « de la consolidation d'une littérature consacrée au féminin » (p. 139) et de similitudes entre les artisanes de la revue, leur lectorat et les portraits de femmes qui sont proposées : une forte scolarisation, un âge moyen de 25 à 34 ans et un statut de femmes le plus souvent sans enfant (p. 138).

Le traitement des best-sellers publiés de 1978 à 1995 apparaît en revanche particulièrement décevant en ce qu'il est rapide et souvent superficiel. Et, d'ailleurs, ce sont les liens familiaux et les relations dans le couple qui y sont mis en évidence. Le travail des femmes — ou l'absence de travail qui peut s'avérer tout aussi signifiante — ne sont pour ainsi dire pas évoqués. C'est à peine si l'équipe mentionne que le travail à l'extérieur du foyer « continue d'être connoté d'une valeur positive », « qu'il s'agit d'une activité qui va de soi pour les femmes » (p. 147) et que les « secteurs d'exercice restent semblables à ceux des romans des années précédentes » (p. 152). On conviendra que le livre *Jamais sans ma fille* n'est pas le meilleur révélateur des rapports qu'entretiennent les femmes avec le travail, mais les tomes I et II des *Filles de Caleb* sont incontestablement des sources où les occupations des héroïnes auraient pu être scrutées avec plus de profondeur.

En dépit des difficultés que posent l'étude d'un corpus documentaire aussi éclaté et l'existence de failles méthodologiques, cet ouvrage collectif n'en constitue pas moins une contribution intéressante à la connaissance d'un éventail relativement représentatif de la production imprimée destinée aux femmes francophones du Québec — et lue par celles-ci —, et cela, durant une période porteuse de changements sociaux et culturels importants. Cette production avait déjà fait l'objet de maintes études antérieures, reprises d'ailleurs dans une exhaustive et utile bibliographie afin, écrivent les auteurs et les auteures, de « jeter les bases d'une première histoire de la littérature de grande consommation au Québec » (p. 12). Cependant, ces études avaient souvent été publiées dans des revues savantes.

Même si l'objet d'étude retenu, le travail professionnel des femmes, y est traité de manière inégale, la parution de cet ouvrage permet donc à un plus large public d'accéder

à des recherches qui mettent en lumière les sensibilités et les aspirations d'un lectorat féminin important ainsi que les valeurs d'une société québécoise en mutation et qui révèlent également les indéniables qualités d'écriture des femmes au Québec.

ANDRÉE DUFOUR
Département de sciences humaines
Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu

Marie-Claude Brosseau
Trois écrivaines de l'entre-deux-guerres : Alice Lemieux, Éva Senécal et Simone Routier.
Québec, Éditions Nota bene, 1998, 125 p.

Marie-Claude Brosseau invite la population à renouer avec trois femmes étonnantes qui ont marqué le paysage littéraire québécois durant une période créatrice particulièrement effervescente de l'histoire du Québec. Les années 30, qui ont vu s'affirmer Alice Lemieux, Éva Senécal et Simone Routier en tant que poètes, ont en effet comme toile de fond une société vibrante, mouvante, dont rend bien compte l'auteure. Son essai a pour point d'ancrage principal la correspondance qu'Alfred Desrochers a entretenue avec chacune de ces trois femmes. Ces échanges épistolaires permettront, dit Brosseau, « de mettre au jour les réseaux littéraires et les lieux qui accueillent les poètes de l'entre-deux-guerres désireux de faire leur marque » (p. 21). De fait, l'incursion que propose l'auteure dans le milieu culturel (et politique) de l'époque est particulièrement révélatrice des « dessous » institutionnels. On y voit très bien les échanges d'influences entre la direction des journaux, les maisons d'édition ainsi que les auteurs et les auteures, sans oublier les liens souvent « incestueux » qui les unissent. Ainsi, Desrochers, poète comme on le sait, mais aussi rédacteur en chef de *L'Étoile de l'Est* « qu'il vient de relancer avec un collègue » (p. 19) et collaborateur littéraire à *La Tribune*, sollicitera, par l'entremise de sa correspondance, les services des trois femmes à titre de collaboratrices tout en les encourageant à entreprendre une œuvre littéraire ; tous et toutes côtoient à peu près le même monde, participent aux mêmes concours : Lemieux et Routier partageront en 1929 le prix David, coiffant Senécal elle aussi candidate, ce qui ne sera pas sans froisser cette dernière.

Dans un si petit milieu, ce genre de frictions est monnaie courante : même Desrochers n'y échappe point. Lorsque Senécal obtient sa revanche en remportant le Prix d'action intellectuelle, devançant le grand poète lui-même, celui-ci voit d'un mauvais œil « le recueil de sa protégée préféré au sien. Malgré sa déconfiture et la colère qui l'anime, [il] n'en souffle pas un mot à sa correspondante. Il exprime son mécontentement en long et en large à Louis Dantin, à Simone Routier, à Alice Lemieux » (p. 63). Brosseau, cependant, a l'élégance de ne pas s'étendre sur ces lettres dont on imagine sans peine la teneur et le ton.

Le procédé de cet essai, original, montre donc les écrivaines de l'*extérieur*, pour ainsi dire, dans leur rapport avec le monde et avec l'écriture. Se dégagent alors, et c'est là une des grandes forces de l'ouvrage, les différences profondes qui séparent ces auteures, différences que notre époque pressée tend à occulter ; on distingue nettement Lemieux l'amoureuse, Senécal la fragile, Routier la femme d'affaires. On peut soupçonner aussi les variations dans le ton qu'emploie Desrochers pour s'adresser à ses correspondantes : le poète semble bien jouer de cette parole de mentor somme toute séductrice, en tout cas